

**Extraits de *Notes au crayon, Souvenirs d'un arpenteur genevois, 1855-1898*
Jean-Elie David**

Pensionnaire à Hofwyl

Nous avons eu en pension, deux ou trois ans auparavant, un jeune Wolfgang Müller, fils du directeur du pensionnat-internat de Hofwyl. Ce n'était plus l'établissement créé par Fellenberg après la chute de Napoléon Ier et organisé dans l'ancien esprit féodal. Fellenberg, propriétaire du vaste domaine qui s'étendait entre Münchenbuchsee, le lac de Moossee et la forêt de Zollikofen, y avait organisé trois collèges avec trois programmes d'enseignement différents. Une école était destinée à l'instruction et à l'éducation des jeunes gens de famille noble ; une autre était destinée aux jeunes bourgeois qui se destinaient soit au commerce, soit aux professions libérales ; la troisième école était un institut rural où les fils de paysans étaient initiés aux méthodes de culture les plus modernes. Les élèves de cette troisième école procuraient une main d'œuvre auxiliaire à l'exploitation du domaine. Les élèves nobles avaient manège, théâtre avec abondance d'accessoires, bals, etc. à leur disposition. Les bourgeois jouissaient des miettes de ces avantages. Les paysans n'en avaient que les lointains échos. Les mouvements démocratiques entraînèrent le déclin de l'institution aux approches du milieu du siècle dernier ; les écoles furent fermées et M. Müller-de Fellenberg, gendre du fondateur, reprit l'exploitation du domaine, tandis que son frère, le Dr Edouard Müller, créait une nouvelle pension logée dans le principal bâtiment de l'ancien établissement. Les Müller portaient la particule, von Müller, depuis la restauration de l'ancien régime bernois en 1814, où ils avaient obtenu, je ne sais à la suite de quels services rendus, leur inscription au registre du patriciat bernois.

Le nouveau Hofwyl recevait théoriquement 50 pensionnaires, mais il n'y en eut jamais que 40 au maximum. Mon père, jugeant que j'avais besoin d'une autre discipline que celle du collège, et frappé de la bonne éducation dont faisait preuve son pensionnaire Wolfgang, demanda au Dr Müller de me recevoir à mon tour en pension. Je fus agréé. L'enseignement préparait aux écoles secondaires supérieures. Le programme comprenait allemand, français, anglais, italien, latin, grec, arithmétique, algèbre, géométrie, géographie et histoire. Les leçons de religion étaient remplacées par un culte matinal et un culte du soir comprenant une lecture d'une méditation religieuse ou d'un passage de l'Écriture sainte par le docteur, qui disait ensuite le Notre Père. Les élèves et les maîtres assistaient seuls au culte du matin ; Mme de Müller et ses filles venaient à celui du soir. Ce furent ma mère et mon grand-père Aimé qui me conduisirent à Hofwyl. La séparation coûtait beaucoup à ma mère, car elle avait dû quelques mois auparavant se séparer de ma sœur Jeanne, envoyée à Göppingen, au pair dans une pension pieusarde où elle fut mal nourrie, accablée de besognes et ne reçut pas les leçons d'allemand promises. Son énergie vint à bout de ces obstacles, et elle apprit l'allemand à Göppingen mieux en dix-huit mois que moi à Hofwyl en trois ans. Revenue passer quelques semaines de vacances à Genève au commencement de juillet 1869, elle fut, en retournant en Allemagne, du voyage à Hofwyl.

J'étais enchanté d'aller en pension. La rigueur absurde de la discipline imposée par Longchamp m'avait éteint. J'espérais trouver de bons camarades... Je ne fus pas long à déchanter. Les élèves que leurs parents laissaient à Hofwyl pendant les vacances, soit que la distance fût un obstacle, soit qu'ils ne se souciaient pas de revoir trop tôt leur progéniture, allaient partir dans peu de jours pour un tour en Suisse de deux semaines, sac au dos. Ils profitèrent des quelques jours avant le départ pour me brimer: mon lit en sac, les duvets et couvertures accumulés sur mon lit pendant mon sommeil, de manière à me donner un affreux cauchemar, etc. [...]

Les brimades recommencèrent. Par le beau temps, nous allions nager dans le Moosseedorf See. Par la pluie, nous avions le Badweiher, magnifique cirque de pierres de taille de 30 m de diamètre, de 3 m de profondeur, le fond dallé gagné par neuf degrés. Au milieu du cirque jaillissait une source à la température de 11 à 12 degrés, été comme hiver. La première fois que j'y fus, Campbell, aux ricanements de Warren, m'immergea à deux reprises, la deuxième fois au moment où, ressortant de l'eau, je voulais respirer, de sorte que je faillis être noyé. Grâce aux règles d'un jeu courant, mes bras furent bourrés de coups de poing, tellement que je fus plusieurs jours sans pouvoir tenir une plume. Dans une partie de hockey, Campbell me lança de toute sa force un coup de sa crosse qui m'atteignit au bas de la jambe droite. L'inflammation, qui dura plusieurs jours et que je ne songeai pas à soigner parce que j'en ignorais la gravité, a été à l'origine de varices aggravées d'année en année, devenues une infirmité incurable accompagnée de toutes sortes de désordres.

Contre ces persécutions systématiques, je n'avais que l'affection de Ferdinand de Saussure. Alors que son frère Horace prenait la vie du bon côté, souriant au nuage qui passe, Ferdinand était outré de la brutalité moqueuse et de la vulgarité de certains de nos camarades. Il me prenait pour confident de sa peine, et accueillait avec une sympathie touchante le récit de mes épreuves. Nous aurions pu nous plaindre à nos parents, mais nos parents nous avaient mis en pension pour que nous apprenions à vivre, et sans doute les tortures subies faisaient partie du programme. D'ailleurs, nous avons lu Saint Winifred. C'était la règle, il fallait s'y soumettre. Nous aurions dû nous plaindre au directeur, mais le Dr de Müller avait d'autres chats à fouetter, et à supposer qu'il fût intervenu, c'était nous préparer de plus cruelles brimades, plus surnoises, de la part de ceux qui auraient été l'objet de réprimandes. Je dois dire quelques mots de la famille Müller – j'abrège en supprimant la particule, comme nous le faisons en ce temps-là – afin de compléter la physionomie de la pension. J'ai déjà dit quelques mots du beau vieillard qu'était le directeur : grand, mince, barbe et moustache blanches, cheveux d'argent, très droit, il venait au Badweiher avec nous. Il se mouillait la poitrine, le cou et le visage, puis piquait une tête dans l'eau fraîche et nageait cinq ou six minutes avant de ressortir, se frictionner et se rhabiller. Sa voix était grave. Il s'exprimait avec facilité, mais sans hâte. Madame Müller, Anglaise de naissance, était très douce et bienveillante, mais ne s'occupait guère de nous autres : les malades disposaient d'une Krankenzimmer où une des servantes faisait office d'infirmière ; on la voyait seule ; il ne serait pas venu à l'idée d'un membre de la famille Müller de faire visite à un malade, à moins de cas sérieux, ce qui n'arriva qu'une ou deux fois au cours des trois années que je passai à Hofwyl : une fois pour un œil partiellement crevé, une autre fois pour un empoisonnement par viande de saucisson avariée reçue d'Italie par un de mes

camarades. Le couple avait sept enfants. Wolfgang, dont j'ai parlé comme pensionnaire de mes parents ; il était alors prospecteur en Australie. Agnès, mariée à un évêque anglican de Tasmanie ou de Nouvelle-Zélande. Gertrude, le bras droit de ses parents, intelligente, active, pratique, de caractère égal, voix ravissante, épousa dans la suite un M. de Benoit dont elle eut deux enfants, Frédéric et Pierre ; ce dernier a épousé deux van Berchem ; il est pasteur auxiliaire à Chailly. Fanny, relativement petite, fine, spirituelle, avait eu, m'a-t-on dit, un chagrin de cœur dont témoignait parfois une larme. Dora, longue perche, indolente, je suppose l'enfant gâtée de ses parents. D'environ cinq ans plus jeune que Dora, Walter, mon contemporain, caractère difficile à définir, peut-être parce que sa position de fils du directeur était délicate. Il prenait sa part des gamineries collectives, et savait échapper à temps aux sanctions ; cependant il est possible qu'il reçût sa part appelé dans le bureau de son père ; quoi qu'il en soit, il n'était pas populaire. Enfin Hugo, pauvre idiot microcéphale, louchant, bègue, sujet à lubies ; un jour que pour l'occuper je lui avais proposé une petite partie de hockey, je reçus sur le crâne sa crosse lancée à tour de bras ; j'en tombai à la renverse, et en gardai longtemps une protubérance rappelant celle du gorille. Les trois sœurs habitant chez leurs parents, moitié méridionale du rez-de-chaussée et du premier étage, étaient de bonnes musiciennes et possédaient de belles voix, Gertrude et Fanny surtout.

(Les notes de bas de page ne sont pas reproduites ici)